

Pour une liberté responsable



Liberté et obéissance : les deux termes sont habituellement perçus comme antinomiques. Peut-il y avoir de la liberté sans obéissance ? La désobéissance d'Adam et Ève leur coûte leur liberté (Gn 3) alors qu'ils croyaient l'accroître, tandis que l'obéissance du Christ, prenant la condition d'esclave jusqu'à mourir sur la croix, lui vaut d'être exalté (Ph 2, 8-9). Saint Paul relève cette opposition radicale en Rm 5, 19. L'obéissance en Église ne coïncide pas immédiatement avec l'obéissance au Seigneur, ne serait-ce que parce que l'Église est « constituée d'un élément humain et d'un élément divin » (*Lumen Gentium* n° 8) et que cet « élément humain » que nous sommes lui donne prise au péché. Si « l'organisme social de l'Église est au service de l'Esprit du Christ » (ibid.) son ajustement à l'Esprit n'a rien d'automatique, nous le savons bien. Il faut donc gérer sans cesse la tension entre ces deux éléments.

À l'ordination le diacre, comme le prêtre, fait promesse d'obéissance à son évêque et à ses successeurs. Une promesse qui pose beaucoup de questions, non seulement à l'ordinand mais souvent aussi aux participants. Quel est le contenu de cette promesse ? Comment va-t-elle se vivre concrètement ? Quelle marge laisse-t-elle à la liberté personnelle ? Quel en est le bénéfice pour l'Église, pour l'ordinand, pour l'évêque ? Le siècle écoulé nous donne des exemples de choix apparemment opposés : le P. Yves Congar, interdit de publication, et qui s'est soumis (devenu plus tard expert au Concile) ; les prêtres qui, pendant l'Occupation, ont refusé l'allégeance au régime de Vichy que prônait la majorité de l'épiscopat.

Selon notre tempérament, nous avons tendance à privilégier la concorde et l'obéissance en pensant servir ainsi la communion ou au contraire à pointer les contradictions et à entrer en conflit sans état d'âme, pensant servir la vérité. Nous enfermer dans une attitude systématique témoignerait à l'évidence d'une certaine fermeture à l'Esprit. Nos inclinations spontanées réclament donc d'être régulées par du discernement. C'est à cela que voudrait servir ce dossier, même si la place limitée fait que bien des questions n'y sont qu'effleurées : il ne s'agit pas de donner d'impossibles réponses clés en mains, mais d'inciter à débattre. ▀

Jean-François Delarue

Pour une liberté responsable

C'est un vibrant plaidoyer pour la liberté que nous livre l'épître aux Galates. La foi elle-même est source de liberté : telle est la conviction maîtresse de saint Paul. « *C'est pour que nous soyons vraiment libres que le Christ nous a libérés* » (Ga 5, 1). L'ensemble de cette épître montre à l'évidence qu'il y a là quelque chose qui tient à l'essence de l'Évangile : en effet, dans la pensée de Paul, cet Évangile n'est pas autre chose que la Bonne Nouvelle de la liberté. S'il est une menace, c'est carrément celle d'un esclavage : « *Tenez donc ferme et ne vous laissez pas remettre sous le joug de l'esclavage* ». L'insistance exclut toute équivoque : « *Vous, frères, c'est à la liberté que vous avez été appelés* » (Gal 5, 11). Ce n'est pas une marge de liberté accordée par mode de concession.

L'esclavage, selon l'épître aux Galates, est en fait celui de la loi : « *avant la venue de la foi, nous étions en captivité sous la loi, en vue de la foi qui devait être révélée* » (Ga 3, 23). Le contexte, il est vrai, est assez particulier. Ces Galates sont en majorité des chrétiens d'origine païenne. Ils ont appris de Paul que, sans passer par aucune des marques d'appartenance prescrites par la loi juive, ils sont devenus d'authentiques fils d'Abraham. La foi au Christ, le « *Fils né d'une femme et lui-même assujéti à la loi* » (Ga 4, 4), a fait d'eux des fils adoptifs, disposant du droit merveilleux d'ap-

peler Dieu « *Abba, Père* ». L'épître aux Éphésiens désigne ce droit, qui est tout autant celui des païens que celui des juifs, dès lors que les uns et les autres ont reçu l'Esprit, comme le droit au libre « *accès auprès du Père* » (Ép 2, 18).

La loi et la foi

L'opposition entre la loi et la foi est à comprendre, non pas comme une condamnation de la loi en toutes ses exigences, mais comme le rejet de l'inacceptable prétention de la loi à se substituer au Christ lui-même. C'est le Christ et lui seul qui nous introduit dans la vraie relation avec Dieu. Et c'est de cette relation que nous tenons la liberté. La loi pourtant retrouve une place dans le développement de l'épître aux Galates. En deuxième position toutefois, à la manière d'un « *surveillant* » (ou « *pédagogue* ») en attendant que la foi prenne les commandes. L'épître aux Galates nous invite avec force à ne pas nous installer sous le règne de la loi, car à juger de notre

L'épître aux Galates nous invite avec force à ne pas nous installer sous le règne de la loi.

authenticité chrétienne à partir du seul critère de notre conformité aux règles, qu'elles soient séculières ou ecclésiastiques, nous transformerions notre existence de croyants en un conformisme plus ou moins vertueux. Et nous ne serions plus conduits par l'Esprit mais par la loi.

L'antagonisme entre la chair et l'esprit

Le raisonnement de Paul dans l'épître aux Galates est d'un bout à l'autre le refus d'une situation de minorité. Pour lui le fils est un fils adulte. Non parce qu'il serait émancipé jusqu'à ne plus recevoir la moindre ligne de conduite, mais parce que l'Esprit qui l'habite lui donne capacité de discerner lui-même dans quelle direction avancer pour être à la hauteur de sa vocation. En cela il n'est plus un enfant. Paul a senti le double piège auquel les Galates étaient exposés. D'une part, se laisser asservir, d'autre part faire de la liberté un paravent pour la satisfaction de leurs désirs parfois inspirés du seul égoïsme. C'est alors qu'il introduit l'antagonisme chair-Esprit (Ga 5, 11-25). Des chrétiens s'y méprennent encore en lisant les textes de Paul, lorsqu'ils confondent chair au sens biblique et corps voire sexualité. La chair désigne la condition humaine laissée à elle-même, c'est-à-dire à sa fragilité et à ses errances. Paul se préoccupe du « vivre ensemble » des chrétiens. Le contresens le plus aberrant pour lui serait que l'exercice de la liberté par les croyants aboutisse à « *se détruire les uns les autres* », lorsque « *par amour* » tous sont appelés à « *se mettre au service les uns des autres* ».

La vraie liberté est une charge

Être majeur dans la foi au sens de l'épître aux Galates, c'est attendre de l'autorité, et donc de la loi dont elle est garante, qu'elle nous aide à tracer notre chemin dans la disponibilité à l'Esprit, et non pas qu'elle prenne en charge la conduite de notre vie. La liberté des fils de Dieu est destinée à devenir, au fil du temps et des événements, une liberté de plus en plus responsable. C'est dans cette tâche qu'elle a besoin d'être stimulée, éclairée, soutenue. Car être responsable, dans un combat jamais achevé contre la « chair » et ses dérives, suppose que dans la communauté des fils de Dieu chaque



P. RAZZO - CERIC

■ *La vraie liberté est une charge.*

frère reçoive en temps utile les indications qui lui permettront dans la clarté de « *marcher sous l'impulsion de l'Esprit* » (Ga 5, 16). Être responsable, c'est aussi trouver en soi, c'est-à-dire dans ce « dedans » où travaille l'Esprit, la capacité d'initiative dont chacun a besoin pour être lui-même et apporter sa part originale à l'œuvre commune. Vue ainsi, la liberté est une charge et non une facilité. On comprend que d'aucuns soient tentés de s'en décharger entre les mains des autres.

L'obéissance n'a de signification que si l'objectif de l'autorité par ses directives est de servir la mise en œuvre de la liberté des croyants animés par l'Esprit. L'objectif est contredit par l'abus de l'argument d'autorité. C'est en effet l'argument d'autorité qui est compris, parmi des agnostiques ou incroyants, comme s'il était la conséquence directe d'un message reçu par révélation et dont une autorité religieuse se prétend l'interprète exclusif. Luc Ferry, dans *L'Homme-Dieu ou le sens de la vie*, y voit une sorte de confiscation de la liberté qui constitue la dignité de l'homme. D'où la vigilance qui s'impose au magistère ecclésial dans la manière d'exercer son autorité au service des consciences. D'où la nécessité aussi pour nous tous de chercher sans cesse, dans l'Écriture et principalement les lettres de Paul, le juste rapport entre liberté et obéissance. ■

P. Gaston Piétri

Serviteurs de l'Église: obéissants et libres

Quelques jours après mon ordination, un ami me confiait : « *Je n'aurais jamais pu promettre obéissance à mon évêque.* » Cette question ne m'avait pas échappé lors du long cheminement vers le diaconat, mais elle n'avait pas vraiment pesé dans nos échanges et dans mon choix personnel. Est-ce que je prenais cette promesse à la légère ? Non, mais c'est au Christ que j'obéissais, c'est à Lui que je remettais ma liberté en le suivant comme diacre sur le chemin du service.

Quand je relis mon cheminement vers le diaconat en équipe d'accompagnement, je devine un long combat entre ma volonté de rester maître de ma vie et mon désir de répondre à un appel intérieur de servir l'Église comme diacre si l'Église m'appelait. Au fil des années, le combat entre ma liberté et l'obéissance à cet appel intérieur s'est transformé en une réponse confiante et apaisée. J'ai vécu ce cheminement en

totale liberté et j'ai remis ma disponibilité étape après étape jusqu'à l'appel définitif de l'Église.

Depuis mon ordination, j'ai la chance de vivre en complicité avec mon équipe pastorale et le vicaire épiscopal auquel je suis rattaché. J'ai connu deux évêques qui l'un comme l'autre non seulement n'ont pas pesé sur ma liberté mais m'ont plutôt encouragé à prendre des initiatives dans le cadre de ma lettre de mission et au-delà si j'en ressentais le désir profond. Jamais je n'ai vécu mes engagements diaconaux comme une contrainte ou une obligation de service mais toujours comme une réponse que je cherche à ajuster à mon ministère de diacre et à mes aspirations et compétences personnelles. La lettre de mission demeure ma « feuille de route ». Mais au fil des années, je vois bien que mon regard sur le monde qui m'entoure s'est modifié, comme celui d'ailleurs de mon épouse. Je suis plus présent dans des lieux de proximité et de « fracture ».

« *Diacre dans toute ma vie* », – c'est ainsi que commence ma lettre de mission – j'entends préserver en premier l'équilibre conjugal et la présence à nos enfants et petits-enfants. À la retraite (je vais avoir 64 ans) j'ai été appelé à une nouvelle mission : aumônier de prison. J'ai hésité, conscient de la

P. RAZZO - CIRIC



Je suis plus présent dans des lieux de proximité et de « fracture ».

Ce n'est que dans la prière et la méditation de la parole de Dieu que peut s'approfondir ce lien fécond entre l'obéissance et la liberté.

difficulté de celle-ci et interpellé par mon épouse m'invitant à donner une réponse en pleine liberté. J'étais encouragé par une religieuse qui connaissait le milieu. Mon acceptation n'a pas effacé la difficulté de la mission, mais je suis en paix profonde, persuadé de vivre un beau ministère diaconal, à ma « juste place ». J'espère trouver mon équilibre avec l'aide d'une équipe qui va bientôt me rejoindre; cet équilibre et cette paix intérieure, fruits de l'Esprit selon saint Paul.

Demeurer des « serviteurs de l'Église obéissants et libres »

L'actualité récente, mouvementée de notre Église n'est pas sans répercussion sur les diacres du diocèse. La levée de l'excommunication de quatre évêques de la fraternité Saint-Pie X dont l'un tient des propos négationnistes désorientent beaucoup de chrétiens que nous rencontrons. Par ailleurs, autant nous comprenons que notre évêque nouvellement arrivé ait besoin de temps pour découvrir la « réalité de notre diocèse », autant nous nous interrogeons sur le bien-fondé de certains choix.

Diacres, nous voulons servir la communion en mettant en garde notre évêque sur les risques d'incompréhension et de découragement d'une Église « en chemin » sur la route tracée par le synode diocésain ouvert en la fête de l'Épiphanie 2005 jusqu'à la fête de l'envoi à la Pentecôte 2006. Les chrétiens ont besoin plus que jamais d'une parole qui reconforte, encourage, invite à vivre au milieu des hommes le message évangélique de paix et de fraternité.

Je relis régulièrement mon ministère avec mon accompagnateur spirituel souvent en

compagnie de mon épouse, quatre fois l'an avec les diacres de la zone centre et leurs épouses, régulièrement dans un groupe de partage et de relecture de notre vie à la lumière de l'Évangile et de figures spirituelles comme celle de Charles de Foucauld. Plus largement, ce n'est que dans la prière et la méditation de la parole de Dieu que peut s'approfondir ce lien fécond entre l'obéissance et la liberté.

Jésus s'est fait obéissant jusqu'à la mort, par amour; Jésus, homme libre nous libère de l'esclavage du péché et de la loi quand celle-ci fait obstacle à la liberté de l'amour Agapé. ▀

Jean-Luc Guitton

ordonné en décembre 1999 pour le diocèse de Luçon

Extraits d'un texte écrit l'été 1998

**« J'ai peur...
de faire un pas décisif au service d'une Église
tellement humaine que j'ai de la peine à croire
à son caractère divin;
de devenir un « homme d'Église ».**

**Je suis tenté...
de continuer ma recherche sans prendre le risque
d'un engagement définitif dans le clergé...**

**J'ai la conviction...
que l'homme est né libre et appelé à devenir
responsable de ses choix de vie;
que les religions peuvent être des chemins
d'humanisation quand elles conduisent
à la fraternité universelle
ou des chemins de déshumanisation
quand elles conduisent à l'intolérance;
que l'Évangile est un chemin d'humanité...**

**Je crois...
Que l'homme est appelé au bonheur...**

**Je crois et je sais...
que je ne serai pas heureux tout seul;
que l'oubli de soi est un chemin de bonheur;
qu'il n'y a pas de plus grand amour que de donner
sa vie pour ses amis...**

**Je veux croire avec l'Église...
que Jésus a été un homme parfaitement accompli,
visage humain du Dieu de la Bible;
que l'Église n'a pas d'autre mission que celle d'être
le sacrement du Salut pour tous les hommes;
que l'Évangile est une Bonne Nouvelle pour l'homme
d'aujourd'hui. »**

Pour un ministère de liberté

Comme tous les prêtres, j'ai mis les mains dans celles de l'évêque, le jour de mon ordination, en promettant obéissance à lui et à ses successeurs. Aujourd'hui comme hier cette promesse est au cœur de ma vie. Au-delà de mon évêque, c'est l'Église que je décidais de servir. C'est le Christ, tout donné à la volonté du Père, que je voulais suivre humblement et généreusement. Soixante ans après, telle est toujours mon intention profonde.

Sur ce fond sans ambiguïté, il y a eu des moments moins évidents. J'ai prononcé avant d'être ordonné un serment antimoderne par lequel je refusais d'accepter la modernité... J'ai entendu des invitations à obéir comme un cadavre... J'ai vu des amis proches quitter l'obéissance avec une générosité que je ne manquais pas d'admirer... Dans l'exercice de l'autorité j'ai rencontré des résistances que je n'ai pas toujours appréciées... J'ai mal accueilli des décisions romaines... Mais j'ai aussi souffert de voir certains se réfugier dans l'humilité pour n'avoir pas à s'engager dans un choix difficile...

À quelle obéissance suis-je donc appelé ? Je crois de tout mon être que l'Évangile est une école de liberté et qu'on ne saurait l'annoncer avec une âme

d'esclave. En faisant jouer l'une contre l'autre des notions engagées dans cette question nous parviendrons peut-être à l'éclairer suffisamment pour que nous puissions nous avancer sans crainte.

La création et l'engendrement

Le *Credo* de Nicée parle de Jésus comme « engendré, non pas créé ». Ces deux notions s'opposent en effet. Créer c'est le geste du potier qui impose sa volonté à l'argile. Engendrer c'est promouvoir un autre soi-même à la fois semblable et différent. Si Dieu est simplement notre Créateur, nous devons nous soumettre à sa volonté. Si Dieu est notre Père nous devons accomplir librement sa volonté. La juxtaposition des deux discours et des deux logiques constitue le cœur de notre problème. Pour Jésus, la réponse est claire : il est la réponse libre mais personnelle à l'attente du Père. Jésus nous invite à nous situer comme des fils, face à Celui qu'il appelle son Père. Il attend de nous qu'à notre tour nous inventions la manière d'entrer dans son dessein. Même si nous demeurons des créatures emprisonnées dans leur nature créée.

Cette hésitation sur notre relation à Dieu entraîne les contradictions du langage de l'Église. Tantôt elle parle au nom du Dieu Père et invite, appelle, encourage,

Je crois de tout mon être que l'Évangile est une école de liberté et qu'on ne saurait l'annoncer avec une âme d'esclave.



Mgr Jacques Noyer, évêque émérite d'Amiens.

pardonne et s'ouvre à l'Esprit. Tantôt elle parle au nom du Dieu Créateur et impose, légifère, condamne, sanctionne et enferme dans la vérité. Je ne peux rester neutre entre ces deux positions. Je préférerais toujours une Église qui promeut un Dieu au visage d'homme et un homme à visage de Dieu. C'est elle que j'aime et non pas celle qui fait baisser la tête au nom de l'obéissance.

La paresse et l'humilité

Le souci d'être apprécié par les autres, le désir de plaire au chef sont des défauts universels. L'Église n'en est évidemment pas indemne. Depuis les apôtres, on y discute sur qui est le plus grand. Les stratégies des ambitieux et les flatteries des arrivistes n'y sont pas inconnues.

La parabole des deux fils nous rappelle qu'il ne suffit pas de dire mais qu'il faut faire. La position du ministre le met en position de dire et ne le dispense jamais de faire. On peut nouer les charges et les laisser porter aux autres. On peut faire de beaux sermons et ne pas les entendre.

Oser prendre la parole dans un débat, se dire volontaire pour une mission, avoir l'ambition de réussir n'est pas forcément de l'orgueil. Trop de crimes ont été commis avec la complicité tacite d'exécutants irresponsables. L'humble obéissance peut devenir une complicité criminelle.

La véritable humilité ne s'oppose ni à l'audace ni à l'ambition. Certes, elle est oublieuse de soi. Elle se soucie si peu d'elle-même qu'elle ose prendre les risques que l'urgence de la vérité exige. Il y a des silences et des obéissances de lâcheté. Il y a de l'humilité dans certains refus et certaines oppositions.

Le renoncement et la mobilisation

Derrière l'obéissance se cachent deux mouvements contradictoires : ou bien je renonce à ma volonté propre ou bien je mobilise tout mon être pour exécuter un ordre. Il y a l'obéissance du couvent et l'obéissance de la mission. On a vu des communautés casser les personnalités au nom de la grandeur de Dieu. Au nom de la sainte indifférence on a détruit les dynamismes profonds de certaines âmes.



CORINNE SIMON - CIRIC

■ Je joue le mieux possible la partition qui m'est donnée.

Il y a un renoncement à soi-même dans l'engendrement. Il faut renoncer à être tout pour laisser à l'autre sa place. Mais on ne peut confondre cette attitude avec un repli stérile ou une auto-amputation. Il ne s'agit pas de mépriser le monde mais de le féconder. On a cru qu'il suffisait de dire non au moi pour faire naître l'amour alors que c'est l'amour qui fait dire non au moi.

Quand Jésus demande à Pierre ou au jeune homme riche de le suivre, c'est pour qu'un jour ils puissent le précéder. Il n'a pas confié à son Église un Royaume achevé où la seule mission serait de n'y rien toucher. Il confie à nos êtres fragiles sa capacité d'engendrement. Nous ne sommes pas des esclaves mais des serviteurs heureux de servir leur maître. Jésus nous invite même à nous comporter comme des fils et des héritiers. Des esclaves ont besoin d'ordres chaque matin pour partir au travail. Les fils et les héritiers n'en ont pas besoin, il leur suffit de sentir leur complicité avec le père.

La vérité et la responsabilité

Nous ne pouvons oublier que, ministres de l'Église, nous jouons un rôle et portons une responsabilité particulière et nous jouons un rôle social. Tout porte-parole peut avoir à exprimer une pensée qui n'est pas la sienne. On n'attend pas de moi dans chaque liturgie une création personnelle. Je joue le mieux possible la partition qui m'est donnée. ●●●



Le curé s'il veut permettre la diversité des sensibilités, évitera des déclarations brutales et des opinions tranchées qui déchireraient inutilement le peuple à lui confié.

Mais il nous arrive d'être divisés à l'intérieur de nous-mêmes. Comme gardiens d'une communauté d'Église nous sommes solidaires des paroles officielles de celle-ci. Comme témoins de l'Évangile nous devons trouver un langage et des gestes adéquats à une situation particulière. Cette gestion des deux devoirs est au cœur de notre travail pastoral. Jamais un catéchisme ou un vade-mecum ne nous libérera de ce devoir de création, d'invention, de priorité. Notre parole n'a pas seulement à être orthodoxe, elle doit être porteuse d'amour. Là, la pastorale est un art !

L'unanimité et la communion

Une tradition qui n'est pas seulement cléricale, nous pousse à éviter des responsabilités. On hésite à faire entendre sa voix dans un débat, parfois par conscience de son ignorance, par peur d'être jugé souvent, ou tout simplement pour conserver intact le droit de protester une fois la décision prise. Cette attitude a parfois l'hypocrisie de se couvrir du manteau de l'obéissance.

L'obéissance est la disponibilité à la mission du Christ. On l'attend des chefs d'abord. Mais personne ne peut refuser de contribuer à la discerner. Il ne s'agit pas de dire ce qui plaît mais ce que chacun entend de l'appel du Christ.

Il est rare qu'on vive l'unanimité. Les approches sont diverses. C'est pour cela qu'il faut des procédures et des responsables pour aboutir à une action concertée. Chacun doit faire sienne la décision prise. Il n'est jamais certain qu'une décision soit la bonne. Mais l'incohérence est toujours la mauvaise.

N'oublions pas pourtant que la décision prise et mise en œuvre ne met pas définitivement un terme à la réflexion,

voire à la remise en cause. Le moment viendra éventuellement de changer de cap. L'Église s'est trop souvent paralysée par des décisions d'un jour devenues éternelles.

La loi et le salut

Nous pouvons peut-être conclure cette réflexion par le rappel de cet enjeu pour notre Église : comment, aujourd'hui, sauver l'humanité. L'Évangile donne la réponse : le visage du Christ révèle la bonté d'un Père qui invite chacun à entrer dans la dynamique de l'amour.

Bien entendu de la même façon que l'enfant a besoin d'interdit et d'autorité, les groupes humains ne peuvent survivre sans loi. La loi hébraïque a été le premier don de Dieu donné aux hommes. Mais Jésus est venu accomplir la loi en l'inscrivant au cœur libre de l'homme.

L'Église constantinienne en charge de la société humaine, a été amenée à faire des lois. Elle a cru que telle était sa mission : faire une société chrétienne par des lois chrétiennes. L'histoire lui a retiré cette responsabilité politique. Elle accepte difficilement que les lois lui échappent. Pourtant Jésus a fait de chaque rencontre une histoire originale de réponses libres et de libérations personnelles.

L'Église a perdu cet alibi de la loi et se retrouve devant le défi de sauver le monde par le rayonnement du visage de Jésus. Nous faisons tous les jours l'expérience de la puissance de l'Évangile. Une pastorale de l'engendrement prend forme et ouvre à nouveau l'espérance. Cela demande au prêtre moins de Droit canon mais plus d'Évangile. S'engager dans l'Église, ce n'est pas s'enfermer dans l'obéissance d'un troupeau, c'est suivre dans la confiance Celui qui a donné figure à l'homme libre. ▀

Mgr Jacques Moyer
évêque émérite d'Amiens

La loi hébraïque a été le premier don de Dieu donné aux hommes. Mais Jésus est venu accomplir la loi en l'inscrivant au cœur libre de l'homme.